

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 5 FEVRIER 1850.

No. 40.

### La politique de l'Eglise.

(2d article.)

Aujourd'hui l'impie est plus ardente et le vice plus audacieux que jamais. Dans aucun temps le blasphème n'eut autant de boucles à son service, l'erreur et l'innocence autant d'apôtres. La société ressemble à ces maisons d'insensés où la raison ne dicte plus les paroles, où la pudeur ne suit plus les vices. Des doctrines perverses circulent dans les veines du corps social; elles ne s'attaquent plus seulement aux hommes mûrs, mais encore elles s'emparent de l'enfant dès le berceau et l'infectent de leur venin. A peine suit-il qu'il est chrétien, à peine, voit-il briller les premiers rayons de la foi, qu'elles remplissent son intelligence de ténèbres, troublent toutes ses idées et le livrent sans croyance et sans force à l'ardeur de ses passions. La jeunesse avait été dans tous les temps un âge sacré, une époque de la vie entourée de respect et de soins, *maxima debetur pueris reverentia*; dans ce siècle elle est livrée comme l'agneau à l'air impur et dévorant des mauvaises doctrines, elle n'a point d'asile, point de temple où elle puisse conserver ce qu'elle a de plus précieux et de plus touchant; la naïveté et l'innocence. Que peut faire l'Eglise en présence d'un spectacle aussi terrible pour la société civile et la civilisation que pour la société catholique, car les générations sans foi ne valent pas plus pour la terre que pour le ciel? Peut-elle voir d'un œil sec le meurtre de ses enfants, peut-elle rester impassible comme ces mères dénaturées qui jetaient à Moloch, sans verser des larmes, les fruits de leurs entrailles? Son devoir est de répandre devant Dieu des prières ferventes, son devoir est aussi de les défendre et les protéger de ses cris, si elle ne peut les protéger autrement. Ses bras sont désarmés, mais son cœur a des soupîres, sa poitrine une voix et ses yeux des pleurs. Voyez ces prêtres, disent les mécontents, leur ambition est insatiable, leur intolérance est inflexible; ils veulent seuls gouverner les esprits, ils prétendent seuls au ministère spirituel, à la direction des intelligences. Il est vrai, dans l'ordre de la foi et de la liberté. Quelle plus noble ambition que celle qui tend à sauver la vie de ses enfants; qu'elle plus excusable intolérance que celle qui éloigne les mécontents de leur tête? Hérodote fit massacrer les innocents. Qui oserait accuser les mères désolées qui se mataient entre eux et les bourreaux, qui remplissaient les aîs de leur douleur? Néanmoins, elles ne faisaient tant d'efforts et n'exhalèrent tant de plaintes que pour conserver, s'il était possible, une vie périssable, et l'Eglise est chargée de conserver une vie éternelle.

Les hommes dont les croyances ne sont point arrêtées, pour qui la philosophie et la littérature sont une spéculation, affectent de ne pas comprendre cette politique maternelle. Ils se voient à un système et à un livre, parce que ce système et ce livre leur rapportent un peu de bruit qu'on appelle gloire et un peu de puissance qu'on appelle argent. eux qui ne songent qu'à leur présent, pour qui les âmes sont un objet d'exploitation comme une mine ou une usine, s'ont peut-être dans une certaine banne foi en interprétant comme ils le font la politique de l'Eglise. Ils n'agissent qu'en vue du monde actuel; s'ils pensent, c'est pour

cette vie; s'il parient, c'est pour s'attirer l'admiration du public; s'ils écrivent, c'est pour se faire un nom; s'ils agissent dans la société, c'est pour qu'on les remarque. Un système est vrai, selon le bruit qu'il doit faire et l'argent qu'il doit rapporter. Une vérité déjà connue est de nul prix, parce qu'elle ne battrait pas monnaie, une erreur est excellente, parce qu'elle produit une somme considérable. La religion catholique, qui n'a que de vieilles vérités, ne vaut rien, parce que ces vieilles vérités flattent peu les oreilles et gênent beaucoup les passions. Que de tels hommes s'imaginent que l'opiniâtreté de l'Eglise à se défendre, à combattre ses ennemis, à mettre ses dogmes et sa morale à l'abri de leurs coups, à couvrir de son bouclier la vie de ses enfants, est un effet de son ambition, et que sa conduite est fondée sur les mêmes motifs que la leur, cela se conçoit. Les hommes qui manquent de probité ne croient pas au désintéressement, les spéculateurs sur le monde présent sont peu disposés à penser qu'il y ait des cœurs assez nobles pour se vouer sans vues matérielles aux intérêts de l'avenir et pour consacrer à leur salut et au salut de leurs frères leur temps, leur esprit et leur travail. Ils voudraient qu'une action libre, entière, leur fut laissée et que l'Eglise, silencieuse, se voilât la face, qu'elle fût insensible ou du moins qu'elle concentrât sa douleur. Sa lumière les offusque, sa voix les épouvante, sa majesté les accable. Malgré tout le désir qu'ils auraient de la bannir de la France, ils s'entendent que le moment n'est pas favorable, qu'elle a encore des racines profondes dans le dévouement de plusieurs millions de fidèles, sur le génie des hommes les plus distingués et même sur le zèle des indifférents. Comme un ennemi trop faible pour s'assurer une victoire complète, il propose de transiger; mais qu'elle transaction? Deux femmes se disputaient un enfant, elles virent devant le tribunal de Salomon; le monarque leur proposait de le diviser en deux parties et de donner à chacune une moitié du cadavre. La femme méprisante consentit à la transaction, mais la mère véritable s'y opposa avec toute l'énergie du sentiment maternel. L'Eglise n'est point une marchande, elle ne saurait transiger sur le saint des saints; le moyen de transiger quand il s'agit d'un tel intérêt? eux peuvent ajouter ou retrancher ce qu'ils veulent dans leur credo, c'est un credo de fantaisie; ils peuvent adoucir, varier leur morale, c'est une morale de fantaisie; ils peuvent déterminer d'une manière ou d'une autre la destinée humaine, s'entendre avec Epicure, traiter avec Zénon, pactiser avec Spinoza, c'est une destinée de fantaisie; mais l'Eglise, liée par révélation divine, ne saurait ajouter ou retrancher un iota ni à son symbole ni à sa morale, et ce symbole et cette morale, dans leur inflexible rigueur, sont d'une nécessité absolue pour le salut. La mère des Maccabées n'accorda point à Antiochus quatre de ses enfants pour sauver les trois autres, elle les exhorta à mourir courageusement pour leur foi et elle mourut avec eux; c'est l'Eglise, c'est ainsi qu'elle transige, c'est sa politique.

Cette politique n'a point pour but des avantages temporels, elle ne change point selon les siècles et selon les climats, elle est toujours la même. Telle elle fut sous saint Pierre, telle elle est sous Pie IX. Il vaut mieux obéir à

Dieu qu'aux hommes. L'Eglise n'a point de baïonnettes, point de canons, point de soldats pour la soutenir elle n'a que sa foi, son cœur de mère, ses prières et ses plaintes, et voilà dix-huit cents ans qu'elle la fait triompher avec d'aussi faibles armes. Quelle est au monde la politique qui, avec les forces matérielles et les ressources du génie, ait marché ainsi ferme, inébranlable, pendant un aussi grand nombre de siècles? Où est la politique des rois et des républiques du moyen-âge, la politique de Charles Quint, de Louis XIV et de Napoléon? La politique du pécheur Pierre est toujours vivante, toujours active, toujours invincible.

L'Eglise a constamment réclamé, constamment défendu la liberté. En 89 on la dépouilla de ses biens et ses honneurs; c'était une spoliation qui jetait les fondements du communisme; elle avait droit de se plaindre, elle le fit avec calme et résignation; mais quand on voulut attenter à sa liberté et porter une main profane et sacrilège sur sa hiérarchie et sa discipline elle opposa à ses oppresseurs une volonté qu'ils ne purent briser et contre laquelle ils se brisèrent. Napoléon, maître de soixante millions de sujets, comme il le disait à C. nova, ne trouva dans sa marche triomphante qu'un seul obstacle invincible à ses desseins, un vieillard désarmé, et ce vieillard commença ces défaites. Sa main débile fut la première qui ébranla le colosse que les puissances alliées vinrent abattre.

Il est vrai que Pie VII, en suivant la foi, ne rompit point tous les liens qu'un bras de fer avait jetés sur l'Eglise de France. Ils continuèrent à passer sur elle, elle gémit encore sous leurs poids, mais elle ne gémit point en esclave. Elle a sans cesse protesté avec énergie contre les atteintes portées à sa liberté. Elle n'a point manqué à sa politique. Les gouvernements qui depuis cinquante ans ont administré la France n'ont fait aucune attention à ses plaintes; ils ont foulé aux pieds ses droits sans prévoir que tôt ou tard ils recouvriraient le châtiement de leur injustice. Les doctrines les plus dégoûtantes ne rencontrant plus sur leur route cette puissance civilisatrice qui seule peut les comprimer, ont débordé sur la société de toutes parts et ont tellement miné le sol qu'on ne peut plus y asseoir un gouvernement solide. Les générations soustraites à l'action et à la lumière de l'Évangile, élevées sous l'influence d'une philosophie détestable et d'une littérature impie, sont comme les Barbares qui nous envahirent dans le premier siècle de cette ère, disposés à s'enlever et à couvrir de ruines le sol de la patrie.

C'est parce qu'elle prévoyait ces funestes résultats et parce qu'elle ne peut jamais renoncer à ses droits, que l'Eglise intervient auprès de tous les pouvoirs pour obtenir sa liberté. Elle savait que la science ne suffit pas à l'homme, que les connaissances les plus variées ne le mettent point à l'abri de ses passions, et que l'esprit humain lui-même s'étiolerait et s'abrutirait dans le matérialisme quand les sublimes idées du catholicisme ne le purifient pas et ne lui prêtent pas leur force pour s'élever vers les cieux. Elle plaidait la cause de la société et de la civilisation en même temps que la cause de l'humanité. Trois trônes se sont écroulés depuis qu'elle

est en instance, de terribles leçons ont été données par de terribles événements. Saura-t-on les comprendre, se laissera-t-on encore dominer par les absurdes et coupables accusations des impies? Dira-t-on avec eux que l'Eglise veut la puissance temporelle, lorsqu'elle déclare qu'elle ne veut qu'une action libre, une liberté égale à celle de ses adversaires? Est-on décidé à entasser de nouvelles ruines et à préparer sur des décombres le triomphe de sa politique, au lieu de lui permettre de consolider ce qui est, en réparant le mal déjà fait et en propageant le bien? Sera-t-on assez insensé pour tomber dans le piège grossier tendu par les socialistes qui présentent d'un côté l'Eglise comme redoutable, afin d'attirer l'attention, tandis que, d'un autre côté, ils préparent dans la classe ouvrière, dans les écoles primaires, dans les écoles secondaires et dans les Facultés les éléments d'une catastrophe prochaine? Pense-t-on mesurer le catholicisme aux populations et à la jeunesse, comme on l'a fait jusqu'aujourd'hui? Pense-t-on ne lui administrer que dans certaines proportions avec un mélange de philosophisme selon le système électrique? A-t-on, en un mot, le projet malheureux de Louis-Philippe, de servir Dieu aux âmes homœopathiquement, par petites doses, dans la crainte qu'on ne croie avec excès et qu'on ne pratique de même? Ce serait le cas de dire: *Quos perdere vult Jupiter demeruit.*

Quoi qu'il en soit, la politique de l'Eglise est tracée. Elle ne sait pas faire les étonnés et appeler le peuple dans la rue, mais elle sait appeler dans ses temples pour prier; la prière est la première de ses armes, la protestation contre l'injustice est la seconde, et la patience est la troisième. C'est avec ces armes qu'elle a conservé sa foi et qu'elle a vaincu ses plus dangereux ennemis. Ses évêques lui ont donné l'exemple du combat et du courage, elle les suivra avec le courage dans une arène qui lui est bien connue; et, Dieu aidant, sa politique finira par triompher et par sauver la France. Il est des politiques fatales, la sienne fut toujours bienfaisante.

Journal Français.

Lettre du Père Bernard, O. M. I.,  
MISSIONNAIRE DE LA RIVIERE ROUGE, DIOCÈSE  
DE ST. BONIFACE, A UN PERE DE SA CON-  
GREGATION.

Mon Révé. et bien cher Père,

Si le cœur peut guider la plume, je crois que cette lettre sera longue, peut-être trop pour vous fatiguer, au moins assez pour me dédommager du silence auquel j'ai été condamné par les voyages que j'ai faits depuis ma dernière et la difficulté de rencontrer un courrier dans un pays presque sans communication avec ceux qui l'environnent. Vous avez probablement appris que j'ai quitté le Canada depuis un an. Me voilà maintenant, des deux pôles dans la *Savoyerie*; il ne manquait que cela à moi qui étais né sur les frontières de la civilisation. Le temps qui détruit tout, aura bientôt effacé les faibles restes qui débèlent un Européen; quand j'aurai brûlé encore un peu mon visage sur les bords de l'Amérique du Nord et acquis le talent de faire des contorsions de lèvee pour parler la belle langue des santeux, je pourrai me présenter à vous sans crainte

d'être reconnu. Je devais à cette occasion, puisque l'idée m'en vient, vous prier de m'expédier ample provision de patience; il m'en faut et beaucoup pour laisser blanchir le dernier de mes cheveux dans une étude dont la pensée seule soulève le cœur, selon l'expression d'un de nos missionnaires.

Je suis persuadé que vous n'oublierez pas dans vos prières ceux de nos frères que la main de Dieu a jetés par delà les mers, au milieu des nations sauvages, surtout celui qui a eu le bonheur de vous connaître au noviciat. Vous vous intéressez trop au sort de ces pauvres infidèles assis encore dans l'ombre de la mort, pour ne pas me demander si le seigneur benit nos œuvres, et si, en soufflant sur les ossements il donne à notre parole la puissance de rappeler à la vie. Peut-être un jour pourrons-nous répondre à cette question d'une manière consolante pour votre piété, pour le moment nos occupations se bornent à étudier une langue qu'on n'apprend pas en quelques jours. Je vais cependant vous raconter une mission que je viens de faire chez une fraction des *Santeux*; si le bien que la grâce de Dieu a opéré ne correspond pas à vos vœux, c'est parce que l'inspiration dont le Seigneur s'est servi est manquée, priez donc pour moi, « ne cum aîis predicaverim, ipse reprobus efficiat. » J'étais occupé avec les P. P. Aubert et Farand, à apprendre les principes de la langue *Santeuse*, quand le chef *mizi-kpîpî* (qui est partout) résidant à la baie des Canards, fit demander une *robe-noire*, annonçant que sa femme et sa fille qui jusque là avaient obstinément persévéré dans leurs superstitions, demandaient à embrasser la *prairie*. Bien que le froid fut alors de 25° de Réaumur, il ne fallait pas perdre une si belle occasion, d'ailleurs cette population était au souffrance depuis que le prêtre qui la desservait, le bon M. Darveau, avait péri sur le petit *Winipeg*. Si je ne craignais de vous scandaliser, je vous dirais avec quel courage ou plutôt quelle effronterie je me suis chargé d'une mission à laquelle je n'étais point prêt, ne possédant pas assez la langue que je devais parler. Quelque rigoureux que soit le climat dans ce pays, on y voyage en toute saison. Les préparatifs du départ sont bientôt faits; une planche large de 40 c, je me place dessus, gardant de mon mieux l'équilibre, quelques chiens sont attelés et me voilà parti. Les chutes sont fréquentes mais peu dangereuses, parce qu'on ne tombe pas de bien haut; que le vent souffle, que la neige tombe, on marche, le soir il faut dormir et la maison se trouve partout: le premier bois que l'on rencontre est choisi pour lieu de campement: l'un écarte un peu la neige, l'autre allume le feu, dans un instant le repas est préparé et pris de bon appétit, puis on étend sa couverture et l'on dort; s'il pleut au sommet de venir. Après onze jours de marche, j'arrivai à la baie des Canards où je trouvai quelques familles sauvages qui furent agréablement surprises de me voir. Le chef qui avait réclamé ma visite était absent, et je dépêchai vers lui un de mes hommes. Au bout de quatre jours il était à mes pieds demandant une bénédiction et me disant en pleurant: « il est donc vrai qu'après bien des prières le maître de la vie m'a exaucé: ah! qu'il y a long-temps que je voulais une *robe-noire* et je n'en voyais pas: souvent je disais à mes gens: nous sommes bien malheureux, la *robe-noire* nous a abandonnés. »

### FEUILLETON.

#### Un Missionnaire en Canada.

1642-1643.

Laissons parler le serviteur de Dieu: sa lettre est adressée au P. Charles Lacomont et datée de Rensselaerswich du 30 août 1643. Nous empruntons ce texte à la *Relation* de 1643-1644.

P. C. — Mon Révérend Père,  
« Je partis le propre jour de la fête de notre B. P. St. Ignace de la Bourgade où j'étais prisonnier pour suivre et accompagner quelques Iroquois qui s'en allaient premièrement en traite, puis en pêche; ayant fait leur petit trafic ils s'arrêtaient 7 ou 8 lieux au-dessus d'une habitation de Hollandais, placée sur une rivière où nous faisions notre pêche: comme nous dressions des embûches aux poissons, arrive un bruit qu'une escouade d'Iroquois, retournée de la chasse des Hurons, en avait tué 5 ou 6 sur la place, et amené 4 prisonniers, dont les 2 étaient déjà brûlés, dans notre Bourgade avec des ornements innocents.  
« A cette nouvelle, mon cœur fut transporté d'une douleur très amère et très-sensible, de ce que je n'avais point vu, ni consolé, ni baptisé ces pauvres victimes, si bien qu'après pendant qu'il m'arrivait quelque autre chose de semblable en mon absence, je dis à une bonne vieille femme, qui pour son âge

« et pour le soin qu'elle avait de moi, et pour la compassion qu'elle me portait, m'appela son neveu, et moi, je l'appelai ma tante. « Je lui dis donc: ma tante, je voudrais bien retourner en notre cabane, je m'en voye beaucoup ici; ce n'était pas que j'attendisse plus de douleur et moins de peines en notre Bourgade, où je souffrais un martyre continué, étant contraint de voir de mes yeux les horribles cruautés qui s'exercent; mais mon cœur ne pouvait souffrir la mort d'aucun homme, sans que je lui procurasse le saint Baptême. Cette bonne femme me dit: vas-t'en donc mon neveu, puisque tu l'as promis, prends de quoi manger en chemin; je m'embarquai dans le premier canot qui remontait à la Bourgade, toujours conduit et toujours accompagné des Iroquois.

« Arrivé que nous fumes en l'habitation des Hollandais par où il nous fallait passer, j'apprends que toute notre Bourgade est allée mée contre les Français, et qu'on n'attendait plus que mon retour pour nous brûler. « Voici le sujet de cette nouvelle: Entre plusieurs bandes d'Iroquois, qui étaient allés en guerre contre les Français, contre les Algonquins et contre les Hurons, il s'en trouva une qui prit la résolution, d'aller à l'encontre de Richelieu, pour épier les Français et les Sauvages leurs alliés. Un certain Huron, de cette bande pris par les Iroquois, et habitant parmi eux, me vint demander des lettres pour les porter aux Français, espérant peut-être en surprendre quelques un par cette amorce; mais comme je ne doutais pas que nos Fran-

« çais ne fussent sur leurs gardes, et que je voyais d'ailleurs qu'il était important que je leur donnasse quelques avis des desseins et des armes et des déloyautés de nos ennemis, je trouvai moyen d'avoir un bout de papier pour leur écrire. Les Hollandais me faisaient cette charité.  
« Je connaissais fort bien les dangers où je m'exposais, je n'ignorais pas, que s'il arrivait quelque disgrâce à ces guerriers, qu'on m'en ferait responsable, et qu'on en accuserait mes lettres, je prévoyais ma mort; mais elle me semblait douce et agréable, employée pour le bien public et pour la consolation de nos Français et des pauvres Sauvages, qui écoutent la parole de N. S. Mon cœur ne fut saisi d'aucune crainte à la vue de tout ce qu'il en pourrait arriver, puis, qu'il y allait de la gloire de Dieu.

« Je donnai donc ma lettre à ce jeune guerrier, qui ne retourna point. L'histoire que ses camarades ont rapportée, dit qu'il la porta au fort de Richelieu, et qu' aussitôt que les Français l'eurent vu, qu'ils tirèrent du canon sur eux: ce qui les épouvanta tellement que la plupart s'enfuirent tous nuds, qu'ils abandonnèrent l'un de leurs canots dans lequel il y avait 3 arquebuses, de la poudre et du plomb, et quelques autres bagages. Ces nouvelles apportées dans la Bourgade, on cria tout haut que mes lettres ont été cause qu'on les a traités de la sorte. Le bruit se répand partout; il vint jusqu'à mes oreilles; on me reproche que j'ai fait ce mauvais coup, on ne parle que de me brû-

« ler, et si je me fusse trouvé dans la Bourgade au retour de ces gens de guerre, le feu, la rage et la cruauté m'auraient été la vie.  
« Pour redoublement de malheur, une autre troupe revint d'ailleurs de Montréal, où ils avaient dressé des embûches aux Français, disant qu'on avait tué l'un de leurs hommes, et qu'on avait blessé 2 autres, chacun me faisait capable de ces mauvaises rencontres. Ils étaient comme forcés de riges, m'attendant avec impatience. Je négociais tous ces bruits m'offrant sans réserve à N. S., et me remettant en tout et pour tout à sa très-sainte volonté.  
« Le capitaine de l'habitation des Hollandais, on nous étions, n'ignorant pas les mauvais desseins de ces barbares, et sachant d'ailleurs que M. le Chev. de Montigny avait empêché les sauvages de la Nouvelle France de venir tuer les Hollandais, m'avait offert les moyens de me sauver: « Voilà, me dit-il, un vaisseau à l'ancre qui partira dans peu de jours, jetez-vous dedans secrètement. Il s'en va premièrement à la Virginie, et de là il vous portera à Bordeaux ou à la Rochelle où il doit « abord-r. » L'ayant remercié avec beaucoup de respect et de courtoisie, je lui dis que les Iroquois se doutant bien qu'on aurait favorisé ma retraite, pourraient causer quelque dommage à ses gens. « Non, non, répondit-il; ne craignez rien, l'occasion est belle; embarquez-vous. J'aurais vous ne trouverez de voie plus assurée pour vous sauver. »  
« Mon cœur demeura perplexé à ces paroles, doutant s'il n'était point à propos pour la plus grande gloire de N. S., que je m'exposasse au

danger du feu et à la furie de ces barbares, pour aider au salut de quelqu'âme. Je lui dis donc: « Monsieur, l'airaire me semble de telle importance que je ne puis vous répondre sur le champ, donnez-moi, s'il vous plaît, la nuit pour y penser. Je la recommanderai à N. S. J'examinerai les raisons de part et d'autre, et demain matin je vous dirai ma dernière résolution. » M'ayant accordé ma demande avec étonnement, je passai la nuit en prière, suppliant beaucoup N. S. qu'il ne me laissât point prendre de conclusion de moi-même, qu'il me donnât la lumière pour connaître sa très-sainte volonté; qu'en tout et partout je la voulais suivre jusqu'à brûler à petit feu.

« Les raisons qui pouvaient me retenir dans le pays étaient la considération des Français et des Sauvages; je sentais de l'amour pour eux et un grand désir de les assister si bien que j'avais résolu de passer la reste de mes jours dans cette captivité, pour leur salut; mais je voyais la face des affaires toute changée.

« Premièrement pour ce qui regardait nos 3 Français amenés captifs dans le pays aussi bien que moi: l'un d'eux appelé B. G. avait déjà été massacré à mes pieds; ce jeune homme avait la pureté d'un ange, Henri qu'on avait pris à Montréal, s'en était enfui dans les bois, comme il regardait les cruautés qu'en exerçait sur deux Hurons rotis à petit feu; quelques Iroquois lui dirent qu'on leur ferait le même traitement et à moi aussi quand je serais de retour; ces menaces le firent résolu-